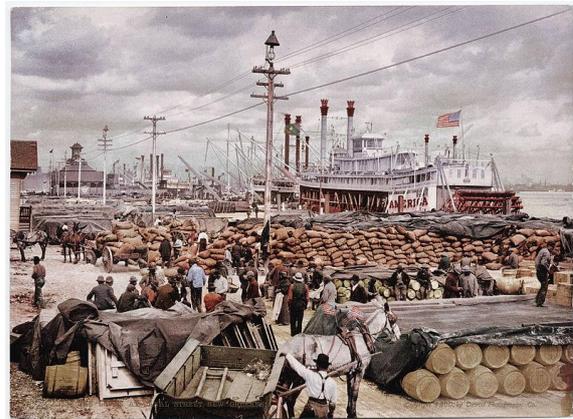


L'enfance du Jazz : un gamin des rues chaudes de New-Orléans



à ma façon (image ci-contre : vue aérienne du quartier de Storyville au début du siècle).

La ville de Nouvelle-Orléans a longtemps joui aux Etats-Unis d'une situation originale. Fortement marquée par ses origines françaises et catholiques, elle constitua dès le XIX^{ème} siècle le creuset d'une culture métisse, associant apports européens et africains, qui avait au fond plus de traits communs avec celle des Caraïbes qu'avec le reste d'un continent nord-américain majoritairement protestant. Sa position de port maritime accentuait encore cet état des choses, permettant à l'influence des Caraïbes toutes proches de s'exercer largement, via notamment la venue de musiciens d'origine cubaine. Quant à la ségrégation raciale et à la répression des formes d'expression typiquement africaines, elles étaient traditionnellement beaucoup moins marquée que dans le sud profond des Etats-Unis (photo ci-contre : vue de Canal Street au début du siècle, récolorisée).



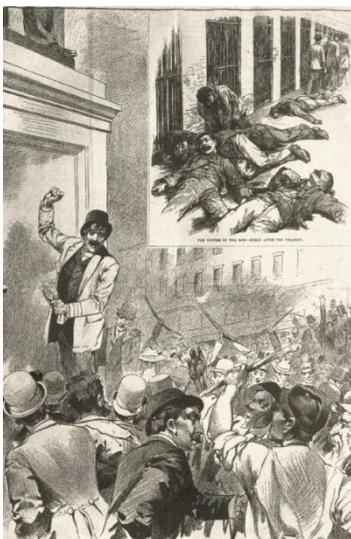
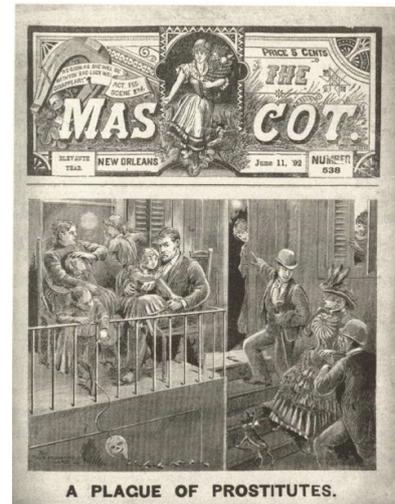
La ville, qui restait aussi, à la fin du XIX^{ème} l'une des plus arriérées matériellement des Etats-Unis, accueillait des populations d'origine très diverses. Au vieux fond créole, issu d'un long processus de coexistence et de métissage entre populations d'origine noire et latine, s'était progressivement ajoutée, au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, une bourgeoisie protestante d'origine anglo-saxonne, des familles souvent plus modestes d'origines irlandaise, et plus récemment, des italiens catholiques venus pour la plupart du sud de l'Italie. Ceux-ci, surnommés péjorativement les « dagos », étaient l'objet d'une forte hostilité de la part de la population anglo-saxonne du fait de leur propension supposée à la délinquance (avec notamment l'existence d'une organisation criminelle, dite de la « main noire », préfigurant la mafia). Quant aux noirs libérés de l'esclavage, ils vivaient dans les quartiers pauvres de l'uptown une vie difficile et précaire, minée par la violence, la délinquance et l'alcoolisme, dont l'atmosphère a été plus tard reconstituée, de manière sans doute un peu romancée, dans le film [Porgy and Bess](#) (photo ci-dessus).



La musique est également omniprésente dans la ville, prenant toutes sortes de formes spontanées : musique de cabarets, souvent apportées par les marins de passage ; blues et work songs venus du folklore noir rural ; musique d'églises et fanfares de funérailles... Quant aux brass bands de cuivres et de percussions – où se distinguera bientôt Buddy Bolden, le premier à avoir joué du blues pour la danse, et considéré par beaucoup comme le premier Jazzman – ils animent les défilés de rue qui se transforment régulièrement en gigantesques bagarres lorsque deux parades venues de quartiers différents se rencontrent. Des petits groupes de musiciens noirs misérables jouent d'oreille dans les rues une musique en

grande partie improvisée sur des instruments de fortune, dans l'attente d'une possible embauche pour l'animation d'un bal populaire. Dans les maisons des bourgeois et même des artisans créoles, les enfants apprennent à lire la musique et à jouer d'un instrument. Même avant la création du fameux quartier réservé de Storyville, les prémices du Jazz sont donc déjà largement présentes dans la ville (photo ci-contre : string band, Nouvelle-Orléans, vers 1900).

Peuplée depuis sa création des éléments les plus asociaux venus d'Europe (prostituées, forçats en rupture de ban, aventuriers, fils de famille prodigues...) La Nouvelle Orléans était également célèbre dans tous les Etats-Unis pour son libertinage, voire pour le dévergondage de ses mœurs. Des bals tout à fait légaux, les quadron ballrooms, y étaient organisés pour permettre à des hommes aisés, d'âge mur, et le plus souvent mariés, de rencontrer des jeunes femmes à la peau plus sombre (souvent accompagnées de leur maman) afin d'en faire leur maîtresse plus ou moins officielle. Quant à l'active vie nocturne – prostitution, alcool, danse et jeu – elle drainait vers cette métropole du vice des visiteurs venus de tous les Etats-Unis, peuplant les quartiers les plus respectables de tripots et de lupanars (photo ci-contre : article d'un journal conservateur dénonçant en 1892 l'expansion incontrôlée de la prostitution).



Cette situation est alors pour la société bien-pensante une source de craintes et de scandales permanents. Les bagarres et les meurtres sont monnaie courante. La présence de communautés mal intégrés et supposément criminogènes – Noirs, bien sur, mais aussi et surtout Italiens – est ressentie comme une menace pour l'ordre public. Ce climat délétère est insupportable aux yeux de tenants de l'ordre moral, souvent venus de la bourgeoisie anglo-saxonne, et regroupés dans l'association conservatrice YMDA. Ceux-ci vont alors réagir pour restaurer l'ordre, en matant les communautés jugées dangereuses (Noirs, Italiens...) par la peur et les lynchages, en renforçant la répression policière, en instaurant progressivement dans la ville un régime d'apartheid auquel elle avait jusque là échappé contrairement au reste du sud post-sécessionniste... Et en cherchant, en 1897, sur la proposition du conseiller municipal Alderman Sidney Story, à cantonner la prostitution dans quelques carrés d'immeubles situés entre la gare et le canal, juste à côté de ce que nous appelons aujourd'hui le carré français (illustrations ci-contre : lynchage de détenus italiens en 1891),



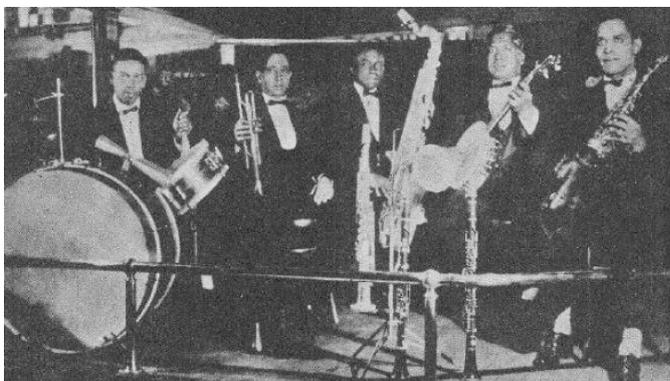
Mais, à la grande déception des moralistes et pour le plus grand bonheur des futurs amateurs de Jazz, cette mesure va avoir l'effet exactement inverse de celui recherché. En concentrant une offre surabondante de plaisirs et de loisirs nocturnes dans un périmètre bien identifié et entièrement dédié à cette activité, il va conférer à La Nouvelle Orléans le titre de capitale des plaisirs aux Etats-Unis, drainant de ce fait vers les

maisons closes de la ville une clientèle de mâles solitaires venus de tout le continent. Et le malheureux conseiller municipal Story, qui rêvait de mettre en coup d'arrêt à la dépravation de sa ville, va associer pour la postérité son nom au plus célèbre quartier de prostitution du XXème siècle : Storyville (photo ci-contre : scène de maison close dans le film *Pretty Baby*).

Un véritable caravansérail du plaisir tarifé, ce Storyville : des dizaines de maisons closes de toutes catégories, s'alignant par ordre de qualité décroissante selon un axe sud-est/nord-ouest, depuis les bordels de luxe de Basin Street jusqu'au Storyville noir avec ses centaines de petites chambres ouvertes sur la rue, les cribs, où les femmes proposent leurs charmes pour un prix modique, en passant par les maisons de catégorie intermédiaire de Franklin Street ou Liberty Street ; des cafés, des dancings, des restaurants qui servent également de lieux de rencontre. Ce sont alors près de 2000 femmes de toutes races et de tous niveaux professionnels qui travaillent dans le quartier, depuis la cocotte de haut vol jusqu'à la fille d'abattage (photo ci-contre : portrait d'une prostituée de Storyville par John Bellocq, 1907).



On y trouve aussi dans le quartier toutes sortes de personnages hauts en couleur. Comme Tom Anderson, propriétaire du plus célèbre restaurant de Storyville, the Anderson Annex, organisateur de fêtes célèbres comme the *Ball of the two well-know gentlemen*, sorte de carnaval du demi-monde, et véritable parrain du quartier. Ou comme les célèbres tenancières de bordels de luxe à la somptueuse décoration art déco – Lulu White, Josie Arlington, Willie Plaza, Gypsy Shaeffer, Emma Johnson, bénie soit leur mémoire...



Mais pour animer les nuits de tous ces lieux de plaisir, il faut des musiciens, beaucoup de musiciens : pianistes de bordel, comme le sera Jelly Roll Morton à ses débuts ; petites ou grandes formations qui rivalisent de dextérité et de puissance sonore dans les salles de danse et les restaurants. Celle-ci vont associer des musiciens provenant de deux origines différentes : d'un côté, de vieilles familles créoles éduquées et emplies de principe, comme celle dont vient Jelly Roll Morton ; de

l'autre, un sous-prolétariat noir misérable, comme celui dont est issu Louis Armstrong, fils d'une jeune prostituée de Storyville (photo ci-contre : un orchestre de Jazz à l'Anderson Annex).



Un processus de fusion se met alors en route entre la musique des artisans créoles et celle des descendants d'esclaves noirs, aboutant à la naissance d'une nouvelle forme musicale, le Jazz, dont l'influence s'étend alors rapidement au delà du sous prolétariat noir. C'est dans cette atmosphère que s'épanouit le talent de la première génération des musiciens de Jazz, comme Freddy Keppard, Georges Baquet, Louis Nelson, Jelly Roll Morton, King Oliver, Louis Armstrong, Sidney Bechet, Edward Ory ... Des artistes auxquels les saloons, bars, bordels, restaurants, et autres salles de danse du quartier vont offrir beaucoup de travail, surtout aux alentours de 1905, période de la plus grande gloire de Storyville (photo ci-contre : l'orchestre *Imperial Band* vers cette époque).

La vie de ces musiciens de dancing était bien différente de celle de leurs collègues d'aujourd'hui. Tout d'abord, beaucoup n'étaient pas des artistes à temps complet, mais avaient un autre métier, souvent assez modeste (peintre, boucher, charretier...), qu'ils exerçaient en parallèle avec leurs activités nocturnes. Ce n'étaient pas non plus des enfants de chœur. Sydney Bechet était un bagarreur impulsif. Louis Armstrong passa près de deux ans dans une maison de redressement pour jeunes noirs délinquants, où on lui confia d'ailleurs la direction de la fanfare (photo ci-contre). Jelly Roll Morton était à la fois pianiste et joueur (pour ne pas dire tricheur) professionnel. Sans être nécessairement des proxénètes au sens où nous l'entendons aujourd'hui, la plupart ne voyaient aucun inconvénient à accepter les cadeaux et les pourboires des pensionnaires des maisons closes où eux-mêmes travaillaient souvent comme musiciens. Et comme les nuits de Storyville étaient dangereuses, mieux valait être armé et savoir se battre, voire tirer le premier pour éviter de finir entre quatre planches !!! La situation était d'ailleurs alors exactement similaire dans toutes les villes du Sud de l'époque, de Memphis à Biloxi, comme en témoignent les souvenirs de Jelly Roll Morton. Avec pour conséquence que par certains aspects de leur comportements, les musiciens de Jazz pouvaient eux-mêmes être considérés comme des voyous, voire des délinquants en délicatesse avec la loi : maquereaux, bagarreurs, tricheurs, fraudeurs...



Un tel climat suscitait de la part des milieux conservateurs de la ville un triple rejet, à la fois racial, moral et musical. *Moral*, par ce que Storyville était considéré - il faut bien le dire, un peu à juste titre - comme une sorte d'abcès de fixation où venaient s'agglutiner toute sortes de comportements moralement répréhensibles et socialement dangereux : dépravation, violence, crime organisé. *Racial*, car l'un des aspects les plus dangereux de Storyville, aux yeux de la bourgeoisie blanche de l'époque, était l'encouragement qu'il donnait à la pratique des relations sexuelles interraciales, considérées alors comme un facteur de désordre et de destruction sociale ; enfin, *musical*, car le Jazz était clairement identifié, aux yeux de ces moralistes conservateurs, comme une musique dégénérée, directement associée à toutes ces formes de débauche et d'amoralité, et dont la diffusion devait être donc être, autant que possible, découragée (photo ci-contre : le percussionniste Black Benny pendant un défilé de Carnaval).

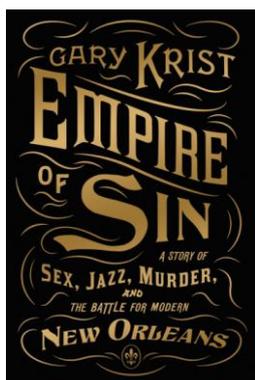


regroupées les maisons closes les plus prestigieuses).

Cette inquiétude prit encore de l'ampleur après 1907, lorsque Storyville, en quelque sorte victime de son succès, vit arriver de vrais gangsters venus du nord, comme les frères Parker. Ceux-ci, bien décidés à tailler leur part de gâteau dans cet empire du vice, qui contribuèrent à alimenter le climat de violence endémique du quartier en accentuant dangereusement la compétition entre les différents lieux nocturne pour l'attraction de la clientèle (photo ci-contre : Storyville du côté de Basin Street, où sont

D'où une série d'offensives réformatrices, orientées dans trois directions complémentaires : les contraintes de plus en plus fortes portées à l'activité nocturne de Storyville, avec la fermeture de la plupart des maisons de danse à partir de 1907, ou encore les restrictions sur les ventes de boissons (loi Gay Shattuck) ; la mise en place d'une politique d'apartheid qui jusque là avait plus ou moins épargné la Nouvelle Orléans, avec notamment l'interdiction des relations sexuelles interraciales, qui va considérablement compliquer l'activité de maisons closes employant de nombreuses mulâtresses au service d'une clientèle blanche ; et une offensive idéologique de la presse conservatrice contre le Jazz, présentée comme une musique dégénérée, incitant à la débauche...

A partir de 1910, l'activité de Storyville va de ce fait commencer à décliner, tandis que le carnaval perd, lui aussi, de sa force. Tout cela provoque un premier exode des musiciens de Jazz qui partent travailler dans les nouveaux night-clubs du nord (Chicago, New York...) ou en tournée avec des troupes de vaudeville... Un mouvement qui va brutalement s'accélérer lorsque la fermeture de Storyville, le 12 novembre 1917, prive définitivement de nombreux musiciens de Jazz de leur gagne-pain... (photo ci-contre : le Joe « King » Oliver's Creole jazz Band à Chicago en 1923, avec Louis Armstrong debout au centre à la trompette).



Voilà donc l'atmosphère première dans lequel le Jazz, sans y être tout à fait né (il était déjà présent à l'état latent dans l'ensemble de la ville), a trouvé son berceau : des maisons closes par centaines, des putes par milliers, des joueurs de tripots, des musiciens mi-amateurs mi-voyous, des coups de feu et des coups de couteau, des clients ivres-morts qu'une entraîneuse déleste de ses derniers dollars.... On est bien loin de l'atmosphère sage et cultivée du festival de Montreux !!! Reste à comprendre, bien sur, comment on est passé ainsi d'un monde à l'autre.... Mais ce sera l'objet d'un autre épisode de ma série...

Je ne peux conclure cet article sans dire tout le bien que je pense de l'ouvrage de Gary Krist. *Empire of sin* associe en effet les qualités d'un ouvrage scientifique à la documentation impeccable et celle d'un livre de distraction littéralement bourré d'anecdotes savoureuse, illustrée par une riche iconographie. On en ressort avec le regret poignant (surtout pour les messieurs) de n'avoir pas connu cette époque si riche en plaisirs et en innovation musicale.

Fabrice Hatem

Krist Gary, 2014, *Empire of Sin, Sex, Jazz, murder and the battle for modern New Orleans*, éd. Crown Publishers, 416 pages